

## *Discours*

**de Mme Murièle MODEL**

Poète

Lorsqu'on lit de la poésie, lorsqu'on en écrit, lorsqu'on en publie, il arrive toujours un moment où l'on se demande quelle est sa place dans la littérature aujourd'hui ? Où l'on se demande quelle visibilité lui est offerte dans un paysage littéraire mouvant dans sa production, diffusion et réception. Où l'on se demande, enfin, quelle est sa nature et surtout pourquoi en écrire dans une société qui lui fait si peu de place.

Écrire de la poésie aujourd'hui relève d'un choix. Un choix délibéré et à contre-courant des injonctions à la performance, à la réussite de tout dessein, même culturel. Un choix détonnant dans un monde qui se sert de la langue pour imposer une lecture univoque de la société et de ses règles.

Un choix courageux enfin, parce que le poète sait que sa parole sera peu entendue. Il le sait et il doit s'en réjouir. Car il ne s'agit pas pour lui de faire partie d'une culture dominante, mais bien de faire entendre le murmure de sa voix, unique et singulière...

Écrire de la poésie au 21<sup>e</sup> siècle ne recouvre évidemment pas les mêmes enjeux qu'au siècle précédent où le contexte de guerres mondiales, de décolonisation par exemple rendait impérative l'expression de poètes. Aujourd'hui, la poésie s'inscrit dans notre époque par le foisonnement de ses voix, elle affirme sa modernité en se jouant des contraintes formelles, oscillant entre travail de la langue et investissement du réel, en se démultipliant dans des champs divers, poésie lyrique, poésie du quotidien, poésie sonore, poésie concrète... en refusant de se faire enfermer dans une définition restrictive du genre, en investissant le numérique, ou occupant l'espace public en y donnant de la voix... La grande force de la poésie c'est en effet sa capacité à faire entendre sa diversité de formes et de tons, à l'image de la diversité et de la complexité du monde dans lequel nous vivons. Sa grande force, c'est de ne rien tenir pour acquis dans son interrogation de notre place, de notre langue dans un environnement qui nous dépasse.

J'ai commencé, moi, à écrire de la poésie et à soumettre celle-ci au regard des autres lors de la grande vague des blogs. Il est intéressant d'ailleurs de noter combien le numérique si décrié pour son aptitude à nous éloigner du livre et de la littérature a pu jouer et joue encore un rôle important dans l'expression de voix souterraines, dont la poésie semble faire partie. Mais j'y reviendrai un peu plus loin... Je disais donc que j'ai commencé à écrire pour moi et surtout pour les autres grâce au blog qui se révélait être au début des années 2000 un outil de partage, d'échange, un espace d'une grande bienveillance où chacun pouvait de manière décomplexée se frotter à l'écrit. Il ne s'agissait pas de s'affirmer écrivain mais de (re)prendre possession des mots pour dire et se dire.

Très vite donc, je fais le choix de la poésie, ou plutôt l'écriture poétique s'impose à moi comme une évidence. Sur le blog, j'écris de la poésie, je n'écris

que de la poésie. Je l'ai d'ailleurs inscrit noir sur blanc dans un recueil intitulé Tu écris des poèmes, où le tu es un je ouvert à soi et aux autres.

Je l'ai affirmé, je le répète encore : la poésie est ma voix. Ce n'est pas un genre de prédilection, c'est pour moi la seule façon de se réapproprier une langue. Car l'enjeu de la poésie, c'est la reconquête de sa langue. Ma poésie est née d'un frottement de langues. Le créole dans lequel j'ai baigné petite mais que je ne parlais pas, et le français appris à l'école, langue de la réussite ou présentée comme telle, incapable de me circonscrire.

De ce hiatus initial, la poésie a surgi comme un espace débarrassé de hiérarchies, de présupposés, d'attendus. C'est un lieu ouvert et infini, où bien souvent ceux qui baignent dans deux univers linguistiques peuvent trouver leur voie. Cela a été mon cas. Dans l'écriture poétique, je peux ainsi mêler l'océan et le fleuve, le volcan et la montagne, ma douceur et mes violences ; je peux faire chatoyer et baver les couleurs les unes sur les autres, le noir de la peau, le bleu du ciel, le jaune du blé, le rouge de la lave : je peux inscrire mes lettres, petites taches noires et tenaces sur le blanc de la page.

La poésie pour moi est l'espace où se revit l'île natale. Île que je n'en finis pas d'explorer de façon plus ou moins patente dans le blog, mais aussi progressivement au fil du travail d'écriture, dans des revues puis dans des recueils, multiples canaux d'expression permettant d'explorer la densité de la langue. Son étrangeté et sa force dans les images nées de la collusion de mots, tous les mots, des plus banals aux plus recherchés.

En 2012, lorsque je publie mon premier livre, Penser maillée, je pose comme pierre fondatrice dès le titre, la polysémie du mot. Le mot *maillée* contient en effet en son sein des résonances contradictoires : si en créole il évoque le désordre, le fouillis, en français, il dit le rassemblement, le tissage. Penser maillée c'est donc accepter ce tiraillement entre la dispersion et l'unicité. Poser en liminaire ce mot et sa charge oxymorique pour moi, me faisait prendre conscience de la faille dans le langage. Comme je l'ai écrit dans un autre de mes recueils :

*Parfois la langue est condamnée à dériver sans fin  
adieu la côte, l'horizon est trop loin  
la phrase ballotte puis soudain plonge  
et vous mes vers, mes tendres, mes oblongues  
atteignez des abysses la mémoire acide profonde*

(extrait de Feu de tout bois, Délit buissonnier 1, tiré à part de la revue Nouveaux délits, 2016)

Écrire de la poésie revient donc à bousculer le déroulé des phrases de tous les jours, à accepter la dérobade de la langue, « *la sorcellerie évocatoire des mots* » - pour reprendre l'expression de Charles Baudelaire, qui en démultiplie les sens.

Ainsi dans le poème, il y est à la fois question de ce que disent les mots et de la façon dont ils le disent. Et ce n'est pas seulement une affaire de style ou de figures littéraires qui ne sont que des moyens, mais bien de comment le poète

investit le mot, la page. Le mot et la page, le mot dans la page. Investissement spatial dont Mallarmé avait posé le premier jalon à la toute fin du 19<sup>e</sup> siècle et qui fait, comme l'a dit Antoine Emaz en 2012 que « le mot pèse de tout son poids [...] » tout en participant au « mouvement global de la séquence ou la page ».

Mais écrire de la poésie ce n'est pas seulement se concentrer sur l'objet langue, c'est par la réexpérience langagière tendre vers la compréhension de ce qui nous meut.

Ce qui me meut moi profondément, c'est l'île. Motif récurrent persistant, à mon corps défendant parfois, de la quête de mémoire ; une tentative de réappropriation d'une histoire, d'un récit initial indicible, qui a modelé le destin de mes parents, mes grands-parents, leurs aïeux avant eux, et moi.

L'écriture poétique met des mots sur un silence, sur une part d'inatteignable, tente de dire ce qui nous échappe d'une histoire individuelle ou collective, d'une nature qui nous transcende, d'instantanés de vie qui nous déborde de ses aspérités. La poésie permet d'approcher enfin ce qui nous est propre et qui par l'écriture devient commun à tous.

C'est cette quête dans la sincérité du poète éloignée de toute posture, qui est à mon avis au coeur de l'expérience poétique même : il s'agit d'expérimenter l'impossibilité de circonscrire totalement une pensée. La poésie est un mouvement, une tension pour nommer un réel qui se dérobe sans cesse. Et c'est ce qui le distingue profondément du roman ou de toute écriture purement narrative, la poésie ne raconte pas une histoire, un récit et si elle le fait elle invite à voir au-delà des mots. Car pour citer un article d'un blog dont la lecture en 2014 m'avait profondément marqué :

*« La matière du poème dans tous ses aspects brillants, dans toutes ses apparences de sens ne doit pas [seulement] être prise à la lettre, mais ramenée à l'expérience qui en constitue le noyau. »*

extrait de « Poésie et rêve », in Notules que vent emporte (blog)

C'est sans doute aussi cette caractéristique-là qui rend le genre si exigeant pour le poète et pour le lecteur de poésie. Si pour le premier cela implique de se livrer à une intime expérience de langue, pour le second cela signifie lâcher prise, accepter de plonger en deçà ou au-delà de la compréhension immédiate d'un texte. Cette difficulté apparente est peut-être l'une des raisons pour laquelle la poésie est peu visible, peu présente dans le champ littéraire...

Et pourtant, étonnamment, même marginalement, la poésie n'en finit pas de disséminer... et cela s'explique sans doute parce que ses voies aujourd'hui sont multiples, parce que chaque poète, chaque lecteur peut creuser son chemin d'écriture et de lecture. Le genre poétique, protéiforme, n'est pas qu'une interrogation, qu'une exploration de soi, il habite le monde. Il est profondément ancré dans le présent et s'évertue à en diffracter ses multiples facettes auprès de ses lecteurs. Car bien que ne disposant pas d'une reconnaissance médiatique ou critique forte, d'une place importante dans le monde du livre,

d'une mise en avant systématique dans les librairies, la poésie arrive à occuper d'autres terrains.

Le numérique est l'un de ses autres terrains, terreau fertile pour la création, l'émergence et l'expression de voix diverses. Les blogs, aujourd'hui un peu dépassés mais investis fortement il y a quelques années, les revues numériques, les réseaux sociaux actuellement, se révèlent être des espaces de partage, de découverte de poèmes d'ici et d'ailleurs, de poèmes d'autres langues et d'autres réalités, d'expérimentations numériques, d'expériences sonores, etc. Sur les réseaux virtuels, les poètes trouvent une parade à leur invisibilisation : leurs poèmes s'y écrivent, se disent, s'entendent. Ainsi la langue poétique peut indifféremment circuler de l'univers numérique à l'univers du papier. Car si le numérique permet la connexion immédiate mais brève entre un poème et son lecteur, c'est le livre et sa temporalité longue qui offre la possibilité d'appropriation plus profonde d'un univers poétique.

Écrire c'est se nourrir de la langue de poètes d'hier – cela n'est pas nouveau, mais c'est aussi aujourd'hui s'abreuver de la profusion de création poétique accessible d'un clic. L'un des exemples les plus récents est celui de Cécile Coulon, dont les poèmes publiés sur facebook ont fini par être remarqués, relayés, puis publiés dans le recueil Les ronces chez le Castor Astral. Bien entendu cet exemple est loin d'être le plus représentatif puisque avant d'écrire de la poésie, Cécile Coulon était une auteure de roman reconnue, elle partait donc avec un avantage dans l'aventure éditoriale... Et sur les milliers d'écrivains-écrivains sur la toile, seuls quelques-uns se démarquant seront au final publiés... Tout ne se vaut en effet pas sur le net, mais cette création en ligne produit une émulation, une attention favorable à la langue d'autrui.

D'ailleurs, la multiplication de revues (numériques ou papier), la création de petites maisons d'édition (pérennes ou éphémères), la présence des poètes sur les réseaux mais aussi dans l'espace public (par les lectures, salons, ateliers), témoignent de cette volonté à faire entendre les voix poétiques, témoignent de l'appétence, de l'avidité d'un public pour ce fourmillement de la parole. Comment peut-on interpréter cela ? Qu'est ce qui peut expliquer la persistance d'un genre si éloigné des préoccupations de nos sociétés ?

Peut-être - et c'est une interprétation qui n'engage que moi-, que dans nos sociétés anxieuses par la course à la performance, le culte de la vitesse, du buzz, du bruit, la poésie par son invisibilité même, son temps suspendu, offre un champ d'expression illimité car non soumise aux diktats de notre époque. Elle est comme un pied de nez à l'accélération sans fin de faits, à la lecture uniforme de nos existences, à l'impossibilité d'alternatives posée par nos sociétés. La poésie serait un espace presque politique au sens étymologique d'un vivre ensemble dans la cité, un lieu de résistance de et par la langue. Parce qu'elle ne se donne pas facilement et parce qu'elle s'empare aussi de thématiques invisibilisées comme elle l'est elle-même : la voix des femmes, la question de l'identité, des genres, les langues minoritaires, les gens de peu, les gens d'ailleurs, ceux malmenés par la société, bousculés par la guerre, ceux que l'on n'entend pas.

Des invisibles en somme, les poètes peuvent faire entendre la voix, à travers la leur. L'historien Pierre Rosanvallon a posé dans son ouvrage *le Parlement des invisibles* (Seuil, 2014) comme remède à la faillite de représentation de la réalité, une attention réelle à autrui « *il s'agit [dit-il] de sortir de l'invisibilité toute la société, et de produire une connaissance qui rapproche ses membres entre eux [...] une connaissance interactive de l'ordinaire en lieu et place d'une mise en scène de l'extraordinaire.* »

L'écriture de l'ordinaire, telle pourrait être l'essence même de la poésie. Être poète c'est faire entendre les échos possibles d'un regard de côté, d'une vision humble, particulière sur le monde qui nous entoure. Et cela, que le poète s'appesantisse sur un détail, un sentiment, une émotion, les gens autour de lui qui happent son regard, la langue qui nourrit ou fait faux bond... Être poète c'est proposer une résonance de l'intime à qui veut l'entendre et s'en saisir. Et nul besoin au fond de militantisme, de défense de cause ; faire acte de poésie, c'est toujours et seulement tenter de trouver le mot juste pour dire, sans fioritures inutiles, sans poses ; c'est accepter aussi que la langue nous échappe, nous trahisse, que le poème soit bancal pourvu qu'il y ait comme moteur l'authenticité d'une démarche d'écriture.

Alors peut-être, je l'ai dit dans un poème de mon dernier recueil

*Peut-être que ma langue pauvre  
arrivera à mettre  
en branle  
à faire surgir  
une autre histoire un autre discours  
[...]  
peut-être que mon vocabulaire  
limité  
par la chair  
finira par trouver l'ébréchure  
dans ton coeur mécanique la fracture  
pour jouer  
dire  
être  
dans un je poétique  
un mot qui pèse  
on ne sait trop comment*

(« *Lingua povera* », in *User le bleu*, suivi de *sous la peau*, *Aux cailloux des chemins*, 2020)

Murièle Modély, 15-08-2022